

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Gilles Archambault**  
**Prix David 1981 Hommage**

Jacques Brault

Numéro 24, hiver 1981–1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40211ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1981). Gilles Archambault : prix David 1981 Hommage. *Lettres québécoises*, (24), 67–67.

# Gilles Archambault

## Prix David 1981 Hommage



Gilles Archambault n'a que ce qu'il mérite : le voici sous les feux de l'actualité, lui qui cultive l'art difficile de la « suprême discrétion » ; voici qu'on lui demande de paraître sur une scène où on lui remet le Prix David, hé oui ! de quoi plonger dans toutes les « stupeurs » cet adepte de la « fuite immobile ». Avait-il idée, aussi, d'intituler un roman : *Parlons de moi ?*

Gilles Archambault est un ami ; et c'est un écrivain qui m'est très cher. Il a enfin ce qu'il mérite, non pas la récompense ou l'honneur, mais l'attention des lecteurs, plus nombreux qu'on ne croit, qui attendent de la lecture une émotion décisive et durable, un étonnement capable d'accompagner toute une vie.

Comment dire, sans tomber dans le convenu ou la complaisance, l'art presque inapparent d'une oeuvre où rien ne détonne ? Il me revient à la mémoire une remarque d'Albert Béguin à propos de Nerval sur le rare courage de ne jamais écrire plus haut qu'il ne faut. Les romans de Gilles Archambault, surtout depuis *La fleur aux dents*, comme les nouvelles d'*Enfances lointaines* et les chroniques des *Plaisirs de la mélancolie*, font entendre une voix grise, légère dans l'ironie et dans le désespoir, tremblante à peine, et on ne sait si c'est un sourire triste ou une tristesse souriante qui donne à cette voix son charme navré.

À une époque où pullulent les effets de style et où les bonheurs d'écriture font des malheurs, un écrivain qui parle à voix basse, qui pratique l'exactitude de l'expression, qui ne flatte pas le désir des sensations fortes, un tel écrivain peut sembler insolite. Et en effet, Gilles Archambault écrit à même la solitude la plus singularisante : celle des stupeurs quotidiennes, vite refoulées dans l'angoisse anonyme, qui nous paralysent quand nous voyons, entendons et touchons notre propre non sens.

Les personnages de Gilles Archambault ne s'adonnent pas à la métaphysique. Qu'on ouvre par exemple *Les pins parasols*. Hommes et femmes s'y reconnaissent aisément, les lieux ne

dépaysent guère, les objets appartiennent à la vie courante. Tout semble ordinaire. Mais dans le texte, au fur et à mesure qu'avance la lecture, on perçoit une tranquille inquiétude, les mots et les phrases continuent d'assumer leur sage fonction, ils signifient ni plus ni moins que ce qu'ils dénotent, et cependant un doux vertige en émane comme un brouillard translucide, et une fois le livre fermé, cela continue, l'habituel et le familier paraissent voilés d'une imperceptible hantise, ainsi le visage du réveil dans un miroir, et qui porte encore le fin lacis du sommeil. Oui, mine de rien, l'écriture de Gilles Archambault opère une espèce d'envoûtement. Mais pour l'éprouver dans toutes ses résonances, il faut se faire attentif et démun.

On le vérifie avec *Stupeurs* où le romancier-chroniqueur confie à de courtes proses le soin de condenser jusqu'au vertige l'irréalité qui habite notre sens du réel. Le langage ne force pas la note, il n'appuie ni ne s'attarde. Il dit l'horreur si paisible d'être là, dans sa demeure ou au coin de la rue, et d'attendre en vain un signe dont de toute manière on pressent l'insignifiance.

Ai-je noirci le tableau ? La critique a souvent reproché à Gilles Archambault de n'être pas « positif ». Je crois qu'il y a eu souvent malentendu au sujet d'une oeuvre où l'ironie et la nostalgie viennent ouvrir et feutrer le désespoir. L'écriture ici reste toujours proche de la confiance pudique, avec des airs de s'oublier ou plutôt de glisser dans le soliloque. Tel est le courage de l'écrivain Gilles Archambault : il s'adonne à l'intimisme pour ne pas se donner au mutisme. Il sait que le mauvais silence, celui de l'absence innommable, nous agresse moins par des drames que par des bouderies.

On dirait en fin de compte (mais le compte n'y est pas encore) que Gilles Archambault est un écrivain du coeur. De la lucidité affective, cette secrète saveur de vivre en état de sursis. Et tout le reste appartient à l'amitié.

Jacques Brault

### BIBLIOGRAPHIE

- Une Suprême discrétion*, roman, Éd. C.L.F., Mtl, 1963, 158 p..
- La Vie à trois*, roman, C.L.F., Mtl, 1965, 178 p. ; réédition : Éd. Alain Stanké, coll. : Québec 10/10, # 30, Mtl, 1981, 192 p..
- Le Tendre matin*, roman, C.L.F., Mtl, 1969, 146 p..
- Parlons de moi*, roman, C.L.F., Mtl, 1970, 204 p. ; réédition : Éd. Alain Stanké, coll. : Québec 10/10, # 17, Mtl, 1980, 211 p..
- La Fleur aux dents*, roman, C.L.F., Mtl, 1971, 238 p. ; adaptation cinématographique par Thomas Vamos, O.N.F., 1976 ; réédition : Éd. Quinze, Mtl, 1980, 247 p., avec une postface de François Ricard.
- Enfances lointaines*, nouvelles, C.L.F., Mtl, 1972, 120 p..
- Une Discothèque de base*, Musique classique, Jazz, Pop-Rock, en collaboration avec Pyer Gingras et Jacques Thériault, Éd. Leméac, coll. : Les Beaux-Arts, Mtl, 1973, 242 p..
- La Fuite immobile*, roman, Éd. L'Actuelle, Mtl, 1974, 170 p..
- Tricycle suivi de Bud Cole Blues*, textes dramatiques, Éd. Leméac, Mtl, 1974, 79 p..
- Les Pins parasols*, roman, Éd. Quinze, Mtl, 1976, 158 p. ; traduction anglaise par David Lobdell, Oberon Press, Ottawa, 1980 ; réédition : Éd. Quinze, Mtl, 1980, 158 p., avec une préface d'Alain Gerber.
- Stupeurs*, proses, avec huit monotypes de Jacques Brault, Éd. du Sentier, Mtl, 1979, 77 p..
- Les Plaisirs de la mélancolie*, petites proses presque noires, Éd. Quinze, Mtl, 1980, 144 p..
- Le Voyageur distrait*, roman, Éd. Alain Stanké, Mtl, 1981, 126 p..